

**IDÉES EN DÉBAT/**

Invité(s)

— Revenir au sommaire

**François Walter**

par Thierry Paquot

Aimable, posé, sérieux (mais on devine chez lui une propension à l'ironie), François Walter, né en 1950, est un intellectuel curieux, comme en témoigne la diversité des sujets que sa bibliographie mentionne. Il est étiqueté "historien" par la nomenclature universitaire, mais sa démarche s'apparente plutôt à la géohistoire de Lucien Febvre ou Fernand Braudel, avec une dimension culturelle et anthropologique comme chez Jack Goody... Bref, il a recours à l'histoire pour comprendre le présent, un présent jamais fixé, sorte de nœud de processus multiples aux rythmes variés qu'il s'agit de démêler afin d'en saisir les origines, d'en apprécier le déploiement tant temporel que spatial et d'en mesurer les impacts sur les autres éléments constitutifs d'une société. Guère étonnant, alors, qu'il croise le "fait urbain" et la "question environnementale", puisque ces deux ne cessent d'interférer entre eux et que le siècle dernier et le nôtre en sont profondément marqués, et c'est là que François Walter se positionne. Son érudition, son épistémologie, sa grande capacité à aller et venir du temps long au temps court, de la quasi-invariance au frémissement presque instantané confèrent à ses travaux une dimension narrative. Il raconte la géohistoire d'un sentiment, non pas comme le ferait un romancier, à partir d'un matériau à fictionner, mais comme un explorateur d'une contrée particulière, le passé. Écoutons-le nous décrire son cheminement...



Crédit photo : D.R.

[Imprimer l'article](#)

**Bibliographie**

**Le Développement industriel de la ville de Fribourg entre 1847 et 1880**, Fribourg, Éditions universitaires, 1974.

**Les Campagnes fribourgeoises à l'âge des révolutions (1798-1856). Aspects économiques et sociaux**, Fribourg, Éditions universitaires, 1983.

**Vivre et imaginer la ville, xviii<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècles, contributions réunies par François Walter**, Genève, Éditions Zoé, 1988.

**Les Suisses et l'environnement. Une histoire du rapport à la nature du xviii<sup>e</sup> siècle à nos jours**, Genève, Éditions Zoé, 1990 (traduit en allemand).

**La Suisse urbaine (1750-1950)**, Genève, Éditions Zoé, 1994.

**Villes et guerres mondiales en Europe au xxe siècle, avec Rainer Hudemann**, L'Harmattan, 1997.

**Histoire de l'environnement européen, avec Robert Delort, préface de Jacques Le Goff**, Presses universitaires de France, 2001 (traduit en italien et en serbo-croate).

**"La ville contemporaine jusqu'à la Seconde Guerre mondiale", Histoire de l'Europe urbaine. II. De l'Ancien Régime à nos jours, avec Jean-Luc Pinol**, Seuil, 2003 (traduit en espagnol et en grec).

**Les Figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (xvii<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècle)**, Éditions de l'HESS, 2004.

**Quels sont les lieux de votre enfance ?**

J'ai découvert l'espace dans un monde extrêmement petit, très local, très fermé. Si je pense aux lieux de mon enfance, j'en citerai deux. D'abord un lieu naturel que j'aimais beaucoup : une colline au-dessus de la petite ville où j'habitais. Une colline comme on en voit sur les photos de calendrier, avec un seul arbre perché au sommet, d'où l'on avait un panorama extraordinaire. Se promener régulièrement dans cet environnement permettait de voir le paysage de haut, d'avoir cette envie de contempler villes et campagnes de loin. Je vivais à Fribourg, une petite ville avec des rues extrêmement étroites. Pour moi, la ville était donc la ville médiévale. Des rues qui serpentent, avec des maisons sombres où le soleil n'arrive pas. Mon enfance est liée à la double dimension de ces lieux : à la fois une échelle qui permet de découvrir le vaste monde et en même temps un repli entre des maisons qui sécurisent.

**À présent, comment pourriez-vous présenter la Suisse ?**

En Suisse, il n'y a plus de rupture visuelle entre la ville et la campagne. Cette structure traditionnelle – qui est importante pour comprendre le monde occidental – n'existe plus vraiment dans la mesure où tout est ville et où tout est paysage rural. C'est ce que percevait déjà Rousseau au xviii<sup>e</sup> siècle, qui présentait la Suisse comme une seule grande ville dans un grand jardin. Cette dimension est restée.

**Vous êtes historien, mais en fait plutôt géohistorien...**



**N°382**

Janvier | Février | 2012

Dossier

**Les gares du Grand Paris Express**

Invité(s)

François Walter

[Commander](#)

[S'abonner](#)

**Mais aussi...**



**N°368**

Sept. | Octobre | 2009

Dossier

**Le grand Pari(s)**

— Consulter les archives

Je suis historien mais, à l'époque, l'histoire et la géographie allaient ensemble, selon le modèle français. J'ai fait de la géographie par défaut, mais j'ai découvert là une entrée disciplinaire qui m'a fasciné, d'autant que mon professeur, Jean-Luc Piveteau, m'a énormément apporté. Je peux dire que les thèmes que j'ai choisis pour mes recherches viennent un peu de lui. Comme historien, on est enclin à s'enfermer dans des sources très locales, parce qu'il faut fournir la preuve que l'on sait faire parler les sources. Or, les sources, ce sont d'abord un dépôt d'archives avec l'idée de produire une monographie. Mais travailler uniquement dans cette perspective peut mener au cloisonnement. Je me souviens que, alors que nous buvions une bière sur le port de Honfleur lors d'un voyage d'études, Jean-Luc Piveteau m'a dit : "Ce qui m'étonne avec les historiens, c'est qu'ils sont incapables de sortir de l'échelle locale et régionale. Pour vraiment penser le monde et comprendre quelque chose, il faudrait peut-être changer d'échelle." Cette suggestion m'a beaucoup préoccupé et je me suis dit : "Pourquoi ne pas faire le saut de s'aventurer sur des chantiers où l'on n'arrivera jamais à tout maîtriser ?" En épistémologie de la recherche, la clé consiste à cibler le questionnement, à varier les échelles, à identifier un certain nombre de variables et à abandonner l'illusion de tout maîtriser. Cette prise de conscience-là, je la dois à un géographe.

J'ai mené par la suite des travaux croisant le temps et l'espace qui m'ont valu pas mal de déconvenues. Je me rappelle la première chose que m'a dite mon patron de thèse (Jean-François Bergier) lors de ma soutenance : "Finalement, votre thèse ce n'est pas tellement de l'histoire mais de la géographie..." Ce n'était pas un compliment ! Je suis donc passé pour un géographe, et ensuite il a fallu assumer. J'ai obtenu mon premier poste dans un département de géographie où j'ai fait de la géographie historique. Ensuite, je suis revenu en histoire où l'on m'a souvent considéré comme "le géographe".

**Vous êtes connu et reconnu comme un géohistorien de l'environnement. Comment peut-on expliquer qu'il n'existe toujours pas une géohistoire environnementale de l'humanité ?**

C'est un problème d'échelle. L'histoire mondiale ou globale est très à la mode maintenant. On pourrait citer de nombreux livres sur la géohistoire de la planète qui correspondent à ce que vous évoquez. Qu'y a-t-il de pertinent dans ce type d'approche ? Très souvent, ce point de vue mondial est plutôt un moyen de se profiler par rapport à des modes. Je ne suis pas sûr que l'on ait su renouveler les approches et se distinguer du comparatisme traditionnel qui détaille les différences et les convergences nationales. En travaillant à l'échelle locale, on fait ressortir un certain nombre d'éléments. En passant à l'échelle planétaire, ce sont d'autres réalités qui apparaissent, il n'est plus possible de conserver le point de vue retenu pour travailler sur l'espace européen ou à une échelle nationale. Il importe de se situer dans une optique d'interactions et d'interconnexions, sinon les résultats resteront dilués et sans aucune originalité. Telle est la condition pour découvrir de nouveaux phénomènes sociaux et culturels transnationaux.

Je suis toutefois très critique et méfiant envers la mode actuelle qui consiste à mettre du "global", du "mondial", du "transnational" dans les titres de tous les projets. Pour obtenir des crédits, il faut employer ces termes ! C'est une tyrannie qui vient des États-Unis. Finalement, que faisait Braudel sinon déjà une histoire environnementale à l'échelle du globe et de la mondialisation ?

**En quelles circonstances avez-vous rencontré Robert Delort et co-écrit avec lui cette histoire de l'environnement européen ?**

J'ai eu la chance d'avoir Robert Delort comme collègue. Il a quitté l'université française pour Genève. Son bureau était à côté du mien. Il avait l'ambition de rédiger une histoire monumentale de l'environnement, probablement à l'échelle mondiale. Il a écrit un manuscrit de mille pages que j'ai lu. Mais Delort, né en 1932, a toujours travaillé à l'ancienne, avec des collages, des ratures, des

**Catastrophes : une histoire culturelle (xvie-xxie siècle),** Seuil, 2008 (traduit en allemand et en italien).

**Histoire de la Suisse, 5 tomes, Neuchâtel,** Éditions Alphil, Presses universitaires suisses, 2009-2010.

**La Suisse. Au-delà du paysage,** Gallimard, 2011.

**Mer et montagne dans la culture européenne (xvie-xixe siècle), avec Alain Cabantous, Jean-Luc Chappey, Renaud Morieux et Nathalie Richard,** Presses universitaires de Rennes, 2011.

fragments manuscrits, des photocopies, etc. Or, dans les années 1990, c'était déjà devenu impensable pour un éditeur. Delort était donc un peu en panne avec son grand ouvrage, et pas très à l'aise sur les enjeux contemporains. Un soir, nous buvions un verre au bistrot et, je ne sais pas comment, nous nous sommes dit que nous pourrions faire ensemble un petit livre sur l'Europe. Sur un coin de nappe en papier, nous en avons esquissé le plan, et ensuite nous avons composé ce bouquin ensemble. J'ai beaucoup profité de ses conseils, de son savoir encyclopédique.

**Le livre commence par une mise au point conceptuelle entre "environnement", "nature", "écologie". Pour le journaliste ou l'honnête homme, ce sont peut-être des synonymes, mais vous vouliez d'emblée attirer l'attention sur leurs différences...**

Dans la culture occidentale domine le paradigme de la séparation homme/nature. Quoi qu'on dise, même si l'on sait que la nature n'existe plus, qu'on ne la trouve plus nulle part, cela reste très commode et très pédagogique de dire : "Je vais me promener dans la nature", par opposition à l'espace urbanisé anthropisé. Nous sommes formatés par cette façon de voir les choses. Quand on aborde l'histoire de l'environnement, on ne peut plus penser de cette manière. Pourtant, la construction de l'objet scientifique nécessite une certaine mise à distance. Ainsi, nous ne pouvons pas traiter l'environnement comme n'importe quel objet puisque nous en faisons partie. Il convient donc de décentrer le point de vue. C'est ce que nous avons voulu dire pour commencer. Par ailleurs, il faut distinguer l'histoire environnementale d'une histoire de l'écologie. À la fin des années 1990, la science écologique a pris ses marques avec des concepts utiles pour penser la nature, l'extériorité, le monde et l'environnement. En tant qu'historiens, ce n'était pas notre créneau. On ne prétendait pas écrire l'histoire des idées écologiques, on voulait vraiment saisir les interactions qui constituent l'environnement. La notion centrale était celle de variabilité. Durant les années 1990, beaucoup en restaient à la vision traditionnelle selon laquelle le climat est un phénomène exclusivement naturel. On commençait seulement à s'interroger sur la part de l'homme dans le changement climatique, mais ce n'était pas encore acquis. C'était très controversé.

**Ce mot de "variabilité", que vous utilisez dans cet ouvrage, que signifie-t-il ?**

La variabilité des facteurs signifie que les phénomènes naturels ont leur rythme et leur évolution propres, leur variabilité, qu'il y ait ou non des humains. Il faut par conséquent tenir compte du fait que le climat peut changer, que des espèces peuvent disparaître pour des raisons qui sont intrinsèquement liées à leur rythme, indépendamment de toute intervention humaine. Par ailleurs, les sociétés humaines ont elles aussi une variabilité qui leur est propre. Toute l'histoire montre que le but de ces sociétés est d'échapper à l'emprise des phénomènes naturels ; elles s'en affranchissent et sont très fières de ne plus en être tributaires. L'histoire de l'environnement est la mise en lien de ces différents rythmes : temporalité de la nature et temporalité de l'homme. Plus simplement, il s'agit d'expliquer comment l'histoire humaine s'intègre dans l'histoire de la nature.

**Je voulais revenir sur cette question magnifique que vous vous êtes posée : comment rendre compte de la sensibilité de nos ancêtres à la nature, à l'environnement ?**

S'intéresser aux représentations de la nature et de l'environnement est extrêmement difficile, parce qu'il y a des choses qui vont de soi et qui ne s'expriment pas. Ce n'est pas parce qu'on ne parle pas de la beauté d'un paysage qu'on y est insensible. La question est récurrente. Est-ce que les paysans apprécient le "beau paysage" ? Cézanne se demandait si les paysans étaient capables de voir la montagne Sainte-Victoire. Effectivement, nous avons pensé pendant longtemps qu'il fallait acquérir un certain niveau culturel pour

apprécier la nature, le paysage, que c'était là une chose qui s'apprend. Voilà une idée qui a traîné dans la littérature et qui est maintenant totalement récusée. Les paysans, au xviii<sup>e</sup> ou au xix<sup>e</sup> siècle, ne savaient ni lire ni écrire, mais ils étaient capables d'éprouver une certaine émotion face à la beauté d'un paysage de montagne ou d'un coucher de soleil. C'est évident, mais comme ils n'en parlaient pas, ça compte pour du beurre, et il est difficile de leur attribuer a posteriori un sentiment esthétique. Il faut faire très attention à ne pas être trop influencé par une approche élitiste et culturaliste de ces questions.

**Dans ce livre, vous vous arrêtez à plusieurs reprises sur le sens des mots dans diverses langues. Il n'y a pas de terme, par exemple, pour dire "paysage" en grec ou en latin. Augustin Berque affirmait que si une langue ne possède pas un mot, on ne peut pas en penser la chose. Partagez-vous ce point de vue ?**

Je comprends bien cette question parce que j'ai travaillé sur des objets, en particulier sur le paysage, sans être suffisamment attentif à ce problème. Je me suis dit que s'il existait un terme qui ressemble au mot paysage dans les autres langues européennes, cela signifiait que l'on pouvait a priori étudier le rapport des autres au paysage de la même manière qu'on le fait dans un environnement que l'on maîtrise mieux, c'est-à-dire celui de sa propre culture. Présumé certainement discutable, parce que même si le mot existe, il ne recoupe pas forcément les mêmes acceptions. Il faut donc être extrêmement prudent. Par ailleurs, je pense que si le mot n'existe pas, cela ne veut pas dire pour autant que la réalité enfermée derrière lui n'existe pas. En travaillant sur des objets comme l'environnement, le paysage, et en traversant les siècles, on est sans cesse guetté par le nomadisme intellectuel qui consiste à projeter dans le passé des concepts qui n'y avaient pas cours, et dans des sociétés des préoccupations qui ne sont pas forcément les leurs. Mais c'est un risque à prendre pour essayer de faire avancer la compréhension, à condition de prendre des précautions. Parce qu'en cherchant uniquement les correspondances exactes, en se demandant si telle réalité résonne à l'identique dans une autre culture, on n'avancera jamais dans le comparatif, alors qu'il est intéressant de pouvoir mettre en évidence des attitudes par rapport à l'espace, à l'environnement, ayant finalement entraîné un certain nombre de pratiques qui, en retour, ont modifié la perception. Et puis les connaissances circulent, les idées franchissent les frontières. La circulation transculturelle des concepts est une chose tout à fait fascinant que l'historien ne peut ignorer.

**Dans un autre de vos livres, Les Figures paysagères de la nation, il y a l'idée que le paysage va correspondre, à un moment donné dans la culture occidentale, à cette chose bizarre que l'on appelle la nation. Était-ce une hypothèse de départ ?**

Non, cela s'est imposé en cours de route. L'idée est relativement acquise à présent que la nation et sa variante étatique sont des formes qui ont, certes, existé dans l'histoire à un moment donné, mais ne sont pas intangibles. Les formes stato-nationales ont joué leur rôle. Elles appartiennent à une période limitée de l'histoire. On est en train de dépasser cela.

J'avais déjà travaillé dans une perspective analogue à propos de la notion de ville. On peut aussi dire que la ville est caractéristique d'une période de l'histoire dorénavant révolue. Nous sommes arrivés à un stade où le concept de "ville" ne correspond plus du tout à son contexte d'origine, mais nous n'avons pas encore trouvé l'expression pour le remplacer. Le mot nation ne correspond plus non plus, mais nous ne savons toujours pas comment appeler cette espèce de conglomérat transnational dans lequel nous vivons, ce passage quotidien d'une échelle à l'autre, cette instantanéité qui fait que nous sommes ici et partout en même temps – soit un mode d'exister au monde qui ne peut plus se laisser enfermer dans un espace national. Nous n'avons pas encore le vocabulaire pour le dire. Le paysage me

semble subir la même évolution conceptuelle. Le mot s'est imposé à partir du xvii<sup>e</sup> siècle pour désigner une vue esthétique, mais ce qui existe à présent n'est plus le paysage dont on parlait encore en 1950. La preuve en est cette vogue actuelle du "tout est paysage", ce concept de paysage du quotidien, paysage de la banalité, qui fait autorité, à l'opposé du paysage esthétique, exemplaire, patrimonial, atypique qui constitue historiquement, pour moi, ce qu'est fondamentalement le paysage. L'usage social du paysage, c'est d'être quelque chose d'exceptionnel. On a fonctionné durant trois siècles avec ça. Bien sûr, le mot paysage a beaucoup de sens, mais ce dont je parle dans mon livre, c'est ce paysage exceptionnel, dans lequel on peut investir des valeurs, et qui joue un rôle symbolique identitaire tout à fait fondamental, particulièrement à l'échelle nationale.

### **Y compris dans un pays comme le vôtre où l'on parle quatre langues ?**

Surtout dans un pays qui n'a pas, pour fonder son identité, des identifiants tels que la langue, l'ethnie ou même la figure du monarque. Les Suisses ont essayé de penser qu'ils formaient quand même une véritable nation même s'ils ont quatre langues, deux religions et un nombre important de territoires tous jaloux de leur souveraineté.

Dans l'hypothèse du lien entre paysage et nation, une idée un peu simpliste veut qu'une identité se construise automatiquement en fonction d'un territoire. Seulement, nous savons qu'il ne suffit pas de mettre un groupe sur un territoire pour qu'il y ait forcément un sentiment identitaire. La fabrication et la construction de l'identité sont beaucoup plus complexes. Comme historien, je crois qu'il est légitime de travailler avec ce type d'hypothèse parce que c'est ainsi que l'on se représentait les choses aux xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> siècles : un paysage, un territoire, une nation. On a cherché avec passion ces correspondances, quitte à proposer des explications plus ou moins psychologisantes qui montraient que les habitants d'un certain territoire possédaient un certain nombre de caractères ethniques, mais aussi une certaine forme de culture, et, par conséquent, un certain mode de rapport à la nature et au paysage. C'est une conception mécaniciste. Mais tout le xix<sup>e</sup> siècle et la première partie du xx<sup>e</sup> siècle fonctionnent sur ce présumé, avec les dérives ultimes de la période nazie... Pour l'historien, il est toujours un peu inquiétant de voir que des outils conceptuels, tout à fait légitimes pour lire une certaine réalité, peuvent déraiser et devenir des idéologies totalitaires.

On trouve dans la pensée germanique un courant extrêmement ancien qui associe la culture allemande au territoire. Déjà, au xviii<sup>e</sup> siècle, un auteur affirmait qu'il pouvait reconnaître le ressortissant d'un pays en flairant simplement l'odeur de la boue qu'il avait sous ses bottes. Cette recherche d'une homologie est constitutive de la pensée territoriale allemande. Durant le nazisme, on a été très loin dans le développement de ces similitudes et associations. Quand vous lisez dans le journal de la SS des années 1940 une affirmation selon laquelle le village allemand est "vert", il faut comprendre par là qu'il y a un lien intime entre le paysage et la communauté locale. Les théoriciens nazis ont voulu faire correspondre le paysage à la population. Les nazis avaient conquis un certain nombre de territoires où ne vivaient pas que des Allemands. L'une des voies pour transformer ces peuples en véritables Allemands a été le projet de modifier leur environnement. Si l'on constituait un environnement authentiquement allemand, peut-être ces populations allaient-elles se germaniser. Pour ces théoriciens du territoire, le paysage répulsif par excellence est la "steppe", c'est-à-dire, dans la terminologie de l'époque, tous les paysages de l'Est européen et au-delà. On imagine donc substituer à la steppe un paysage germanique. On plante des arbres allemands, des plantes allemandes et on aménage des villages à l'allemande ! Ce déterminisme environnemental a constitué une clé de lecture du paysage et un mode opératoire pour

l'aménager.

**On voit dans votre livre que la relation entre la valorisation du paysage national et les groupes de pression, les lobbies, est quasi simultanée en Allemagne, en France, en Suisse, en Italie...**

Partout. Le foisonnement thématique de ce livre ne s'apparente pas à une démarche comparative classique dont le but serait de dire qu'un pays est en avance et l'autre en retard. La problématique du retard et de l'avance mobilise à mon avis des concepts mous et paresseux. J'ai pris le risque d'insister sur la synchronie. On ne peut plus dire, comme on le lit encore parfois très fréquemment, que dans le domaine de la perception de la conscience environnementale les pays latins sont en retard sur les pays germaniques. Même si c'est vrai pour certaines pratiques, des réalités très concrètes telles que le recyclage et le tri sélectif des déchets. L'Allemagne les a introduits avant la France, mais là n'est pas le vrai problème. La vraie question est la sensibilité, l'ouverture aux préoccupations environnementales, la prise de conscience de ce que peut être le paysage, de son importance, de son rôle social, de son usage dans les sociétés. De ce point de vue, il y a une simultanéité et, très vite, une circulation des idées. C'était déjà vrai au XVIII<sup>e</sup> siècle autour de la notion de paysage véhiculée par les peintres. Or, la peinture est cosmopolite au XVIII<sup>e</sup>, puisque pour peindre un beau paysage en Angleterre, il faut aller en Italie ! C'est donc la preuve que tous ces modèles circulent et se fécondent réciproquement. Plus tard, au XIX<sup>e</sup> siècle, la sensibilité à la dégradation éventuelle du paysage est synchrone dans tous les pays européens et aux États-Unis, avec, certes, des modalités qui sont propres à chaque culture, mais c'est à peu près en même temps que la prise de conscience a lieu. Le choix, dans la culture occidentale, de tout axer sur l'industrialisation, la rentabilité et les formes de groupement qui leur sont liées, c'est-à-dire l'urbanisation, a généré des tensions et provoqué un certain recul critique. La promotion des valeurs paysagères a partie liée avec la modernité. C'est pourquoi il importe dorénavant d'inventer d'autres concepts, parce que c'est un tout autre usage social qui est en train de se mettre en place.

**Il y a un personnage qui participe de la valorisation paysagère et qui existe encore de nos jours, et même plus qu'avant, c'est le touriste.**

Le touriste est un acteur essentiel de ce mécanisme. Par définition, c'est le consommateur du paysage esthétique. C'est par le tourisme que, dans certaines régions, on a pris conscience des valeurs paysagères. C'est l'un des apports de l'école française du paysage que d'avoir montré comment, dans le mot paysage, il y a "pays + age". Cette valeur ajoutée que constitue le suffixe "age" est partiellement due au tourisme qui, de ce point de vue, est extrêmement positif.

Qu'est-ce qui fait que le tourisme arrive dans un lieu ? D'emblée, on se situe au cœur de ce processus que j'évoquais tout à l'heure, à savoir des pratiques qui sont influencées par des représentations venues de l'extérieur, qui se transforment elles-mêmes et qui génèrent d'autres pratiques, tout ce mouvement interactif dont le tourisme est un des moteurs. En même temps, il faut rappeler que c'est pour se préserver du tourisme que l'on a créé ces territoires muséifiés, ces véritables sanctuaires que sont les réserves naturelles.

Le tourisme est un mot qui vient de l'anglais. En France, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on parlait volontiers de "l'industrie des étrangers". Ce qui a le mérite d'être clair. Même si, politiquement, ce n'est plus très correct ! On avait constaté aussi que l'industrie des étrangers pouvait dégrader fortement les paysages.

**Dans la continuité de la réflexion sur le tourisme, quel est votre sentiment sur ces paysages qui sont classés par l'UNESCO au patrimoine mondial de l'humanité ? Est-ce que cela parle à tout**

**le monde ?**

Mon ami géographe Bernard Debarbieux dit toujours que le patrimoine mondial de l'humanité, c'est un peu comme un concours Miss Monde. C'est-à-dire que les paysages classés au patrimoine mondial sont de toute sorte, de toute couleur, mais qu'ils ont à peu près tous les mêmes mensurations. La problématique demeure complexe. En effet, qui décide, et selon quels critères, que tel ou tel paysage mérite d'entrer dans le patrimoine mondial ? Ce que nous considérons en Europe digne d'y figurer peut probablement n'avoir aucun sens dans une autre culture. L'exemple le plus intéressant de ce point de vue concerne le destin des bouddhas de Bamyan en Afghanistan. Les Talibans ont vu d'un très mauvais œil que les Occidentaux viennent leur donner des leçons de culture. S'ils ont détruit ces statues, c'est pour montrer qu'ils n'avaient pas à se plier à cette forme d'ingérence. L'ironie de l'histoire, c'est qu'aujourd'hui l'UNESCO est en train de négocier la reconstruction de ces statues avec le gouvernement afghan, qui s'est finalement rendu compte que le site pourrait devenir une source de revenus. C'est très significatif. La mercantilisation du label "patrimoine mondial" pose vraiment un gros problème.

Par ailleurs, me paraissent intéressants les conflits d'usage qui naissent par rapport à ce patrimoine. Le cas des vignobles de Lavaux, au bord du lac Léman, est exemplaire. Classés "patrimoine mondial de l'humanité", ils ont suscité l'attrait des touristes qui viennent se promener dans un vignoble cultivé. Arrivent l'hélicoptère et les pesticides qui gâchent leurs attentes bucoliques. Il y a là un conflit d'usage extraordinaire. Certains visiteurs en sont venus aux mains avec les vignerons ! Pour le chercheur, voilà une belle occasion de comprendre combien les acteurs ont des perceptions très diverses de cette réalité.

**Un autre de vos chantiers est celui des catastrophes, des désastres, des sinistres.****Quel était votre but en entreprenant une histoire culturelle des catastrophes ?**

Il existe beaucoup de publications sur les catastrophes, qui se sont souvent limitées à décrire le phénomène paroxysmal en lui-même puis à étudier ses suites matérielles et sociales, tout ce qui concerne la résilience, la capacité d'une société à retrouver l'équilibre antérieur, à se reconstruire en mobilisant des forces. C'est un sujet relativement classique de la littérature sur les catastrophes. Ce qui m'intéresse davantage, c'est la manière dont, d'une part, on perçoit la catastrophe et, d'autre part, la façon dont on l'intègre dans une vision plus globale de la société. Dans quelle mesure l'image de la catastrophe joue-t-elle un rôle dans les préoccupations des uns et des autres, et quel sens attribue-t-on au phénomène paroxysmal de type catastrophique ? Qu'est-ce qu'on en tire comme leçon, dans quelle mesure un ordre social nouveau peut-il sortir d'un événement catastrophique ? Quand j'ai commencé à me poser ces questions, on pensait bien que la catastrophe produisait du social au sens où elle est un prétexte à renforcer des normes. On le sait, dans l'histoire de l'urbanisme et des villes, un tremblement de terre permet de développer des normes de construction. Que la catastrophe produise du social est donc une évidence.

J'ai voulu essayer d'illustrer le fait que c'est la société elle-même qui produit la catastrophe. Malheureusement, depuis quelques années, un certain nombre d'événements ont corroboré cette hypothèse. Cela a commencé avec le tsunami de 2004. Quand le tsunami est arrivé, tout le monde a d'abord parlé de catastrophe naturelle. Puis, très vite, les commentateurs ont pris conscience que si les littoraux n'avaient pas été urbanisés de manière anarchique, il n'y aurait pas eu de catastrophe ! C'est donc le social qui génère la catastrophe ! C'est plus ou moins dramatique, mais c'est très significatif. Avec le volcan islandais, en 2010, on s'est même aperçu qu'une éruption n'était pas en soi une catastrophe, surtout dans une région inhabitée, mais, à cause de la vulnérabilité du système social, c'en est devenu

une, avec la pagaille dans le transport aérien.

**Quel rapport avez-vous avec l'approche de Jean-Pierre Dupuy ?  
Comment voyez-vous cette idée de catastrophisme éclairé ?  
Car, à bien vous lire, vous n'êtes pas d'un optimiste total même  
si vous ne partagez pas les vues les plus catastrophistes sur  
l'avenir environnemental de la terre.**

Il est extrêmement astucieux de proposer de construire une nouvelle société sur la catastrophe qui est, a priori, un projet négatif. Tel est le catastrophisme. Puisque nous allons vers la catastrophe, il s'agit de construire d'urgence quelque chose de neuf sur cette base. Dupuy a eu une intuition vraiment géniale. On peut le dire. Il ne s'est pas rendu compte, cependant, qu'il avait été devancé. Je pense à ces philosophes allemands comme Günther Anders et sa théologie de l'"holocide", qui ont été soudain traduits en français alors qu'ils avaient été publiés en Allemagne il y a cinquante ans. Je suis historien, je n'ai aucune prétention à guider le monde, mais je constate qu'il y a dorénavant une conjoncture propice à ce genre d'idées. J'essaie de comprendre pourquoi. Pourquoi la société française est-elle potentiellement capable d'entendre un message d'alerte qui a été publié il y a des décennies, voilà ce qui me titille. J'ai uniquement la prétention d'éveiller l'esprit critique des gens, c'est mon rôle de citoyen responsable.

Et c'est très délicat : dès que vous vous montrez critique par rapport au message asséné par les médias sur le réchauffement climatique et l'imminence de la catastrophe, vous êtes immédiatement soupçonné de climato-scepticisme. Comme la plupart des gens, je n'ai pas les moyens de nier ni de dénier. Je suis convaincu qu'il y a une certaine urgence. Mais mon rôle d'historien, c'est quand même d'être critique, de me demander pourquoi on nous dit ça maintenant, pourquoi ce message porte aujourd'hui alors qu'en tant qu'historien je suis capable de prouver que, en 1986, la "Une" du Spiegel, en Allemagne, titrait "Catastrophe climatique" avec un sous-titre qui évoquait le trou d'ozone, la fonte des calottes glacières, le rejet de CO2 dans l'atmosphère. Tous ces thèmes étaient déjà formalisés dans ce journal en 1986. Pourquoi sont-ils entendus aujourd'hui seulement ? Parce qu'il y a des contextes économiques ou électoralistes favorables ?

Finalement, pour le citoyen lambda, le réchauffement climatique, qu'est-ce que c'est ? Comment s'en rend-il compte ? Essayons d'aller au-delà des propos de café du commerce du type : il n'y a plus d'hiver, plus d'été. Cela, on l'a toujours dit. Où sont les neiges d'antan, demandait le poète François Villon au xve siècle ? Pour rendre concret ce changement climatique, les médias recourent à des images. On nous montre les ours polaires sur la banquise. Ce sont des signes choisis par des chaînes de télévision. En quoi ces signes valent-ils davantage que ceux utilisés par nos prédécesseurs au xvie siècle pour évoquer le refroidissement climatique de cette période ? Au xvie siècle aussi, le temps était perturbé, les récoltes n'étaient plus ce qu'elles étaient, il n'y avait plus d'été. Et de s'interroger avant de prendre conscience qu'on subissait une phase de refroidissement climatique. Ce qui nous a valu toute la série des hivers de Bruegel et autres peintres flamands qui ont peint des hivers parce qu'ils n'avaient jamais vu ça ! Toute cette neige !

À cette époque, on cherchait aussi des signes. Ce n'était pas les ours polaires mais les baleines qui s'échouaient sur les plages de la mer du Nord. À la fin du xvie siècle, on a observé des suicides de baleines. Le phénomène étonnait tous les savants. On courait sur les plages voir les baleines, et les experts de l'époque sondaient le corps des cétacés pour essayer de trouver la raison de leurs comportements tout à fait étranges.

Personne ne percevait le refroidissement climatique en tant que tel, pas plus qu'on ne peut percevoir le réchauffement si ce n'est parce qu'on nous martèle ce message. On nous dit que les glaciers reculent. Ils ont toujours avancé et reculé. Nous n'avons pas les moyens de vraiment le mesurer et nous devons croire les experts.

Mais ils ne détiennent pas des vérités absolues. Leurs affirmations sont à resituer dans des contextes et il convient de se demander pourquoi on pense cela aujourd'hui. Qui a intérêt à dire ça ? Il y a des enjeux idéologiques derrière toutes ces prises de position, des enjeux très matériels aussi, qu'il faut savoir décrypter indépendamment de la réalité du phénomène. Cela rejoint la thématique des échelles dont nous parlions tout à l'heure.

#### **Quels sont vos nouveaux chantiers, votre prochain livre ?**

C'est l'histoire de l'hiver. J'ai récemment découvert une superbe exposition sur l'hiver dans la peinture au musée de Vienne, qui va de Bruegel à nos jours. Historiquement, l'hiver s'est davantage modifié que l'été. Peut-être entrons-nous maintenant dans une période où l'été va commencer à changer. Durant les trois cents dernières années, les hivers pouvaient être très contrastés. Maintenant, la rigueur de l'hiver s'est atténuée, phénomène lié au réchauffement climatique. L'hiver est un objet historique passionnant. Comment le définit-on ? Comment l'a-t-on perçu ? Descartes a composé un traité sur la neige, et il passait son temps à recueillir des cristaux et à les regarder à la loupe. Ce champ d'investigation va du regard scientifique et des usages matériels jusqu'aux émotions que symbolise l'hiver dans la littérature et la musique. Dans nos imaginaires, par exemple, les grands drames historiques qu'a vécus l'Europe au xxe siècle sont très souvent associés à des paysages hivernaux. Quand on pense à Auschwitz, c'est l'image de l'entrée du camp sous la neige qui vient à l'esprit. J'essaie de reconstruire ces perceptions multiples et de trouver un fil interprétatif, une logique.

#### **Quelles sont vos villes préférées ?**

Elles changent avec le temps. En ce moment, j'ai un faible pour les villes moyennes à taille humaine où vous pouvez vous déplacer à pied. Des villes comme Göttingen ou Oxford, que vous pouvez comprendre en les arpentant. C'est impératif pour moi. J'ai besoin d'intégrer le plan d'une ville et d'y déambuler. Les villes suisses aussi ont cette taille propice à se laisser apprivoiser. |

[Propos recueillis par Thierry Paquot, le 8 décembre 2011 à Paris.](#)